

— M. de Saint-Julien a idée de se marier.

— A cheval? demanda Nicolas qui se prit à écouter attentivement.

— Pas précisément. Mais son cheval l'aidera joliment. Il y a une jolie trotte de Saint-Julien à Beauvoir, et cela n'empêche pas que depuis quelque temps son cheval fait les deux chemins tous les jours.

— Mon garçon, dit le marchand de tabac d'un ton sentencieux, les dames du château de Beauvoir ne sont pas pour son nez,

— Bah! bah! mademoiselle Annette aura bien deux cent mille francs de dot. Ça tire un peu l'œil de M. de Saint-Julien.

— Oui, mais madame la baronne n'est pas femme à se laisser entortiller par lui.

— D'autant mieux, reprit le braconnier qu'un chacun sait, par ici, et madame la baronne comme tout le monde, que la Marceline fait à Saint-Julien la pluie et le beau temps. C'est une belle fille la Marceline, et méchante à proportion. Si jamais une femme entrant au château, on en verrait de belles.

— Eh bien! vous verrez... je sais ce que je sais...

— Ah! vraiment!

Nicolas alluma sa pipe et dit au beau parleur :

— Puisque vous en savez si long, régalez-nous en donc d'abord, et puis je vous ferai un cent de piquet.

— Connaissez-vous la maison d'Ulysse le chambrier, sous bois?

— Pardine.

— Un joli cadet, celui-là. Il a bien manqué passer l'hiver à Orléans, dit le marchand de tabac, et aller ensuite au printemps se promener sur la mer jolie.

Qu'avait-il donc fait? demanda le brigadier.

— Il avait mis le feu à une meule, histoire de se venger d'un fermier.

— Oui, mais comme il n'y avait pas de preuve, on l'a laissé tranquille. Mais c'est égal, on est fixé sur le particulier dans Châteauneuf.

— Après? fit le brigadier.

Le malin continua :

— C'est l'ami de M. Victor. Vous savez, c'est son petit nom, à M. de Saint-Julien.

— Bon!

— Et M. Victor va chez lui tous les soirs, et lui laisse son cheval, et il s'en va rôder aux alentours de Beauvoir.

— Pourquoi donc faire?

— Je crois qu'il a dans l'idée d'enlever mademoiselle Annette.

— Poul! répondit le marchand de tabac, ça ne lui est pas encore arrivé, et ça ne lui arrivera pas encore de sitôt.

— Il sait bien que s'il la demande, on la lui refusera.

— Oh! pour ça oui, dit le braconnier.

— Et il a pourtant bien envie des deux cent mille francs.

— Ils lui passeront sous le nez, soyez tranquille.

— Oui, mais mademoiselle Annette est une tête un peu folle.

— La mère a de la raison pour deux.

— Eh bien! si j'étais à sa place...

— Que feriez-vous? demanda le brigadier d'un air indifférent.

— Je me méfierais.

— Mais de qui?

— De Marton la bossue.

— La femme de chambre?

— Oui.

— Et pourquoi donc ça?

— C'est la cousine d'Ulysse le chambrier. On dit même qu'ils sont mieux que ça.

— Poul! on dit tant de choses.

— Et je m'en irais passer l'hiver à Paris. C'est un entêté, un butor. Il est bien homme à faire jaser sur le compte de mademoiselle Annette.

— S'il faisait cela, dit le marchand de tabac avec indignation, il n'y aurait pas sur le suage de Châteauneuf assez de pierres à lui jeter.

— Enfin, suffit, dit le malin, ça ne me regarde pas.

— Faisons notre piquet, ajouta le brigadier. Duriveau, des cartes?

Duriveau était le nom du cafetier.

Comme ce dernier plaçait un petit tapis et des cartes grasses devant le brigadier, on entendit au dehors le pas d'un cheval qui s'arrêta à la porte.

— Tiens, fit Nicolas, serait-ce mon confrère de Jargeau?

Le malin s'était approché de la croisée.

— Quand on parle du loup, dit-il, on en voit la queue.

En ce moment la porte s'ouvrit, et un homme chaussé de grandes bottes à l'écuyère entra en faisant grand bruit:

— Eh! Duriveau, mille tonnerres! un coup de vicille, j'ai le gosier sec comme un moulin, aussi vrai que je m'appelle Victor de Saint-Julien.

Et il jeta sa cravache sur la table, ajoutant :

— Bonsoir, vous autres et toute la compagnie!

Toute l'attention du brigadier se concentra alors sur le nouveau venu.

M. Victor, comme on l'appelait dans le pays, était un homme de taille moyenne, aux épaules carrées, au cou musculeux, au teint rougeaud. En dépit de son origine aristocratique, il avait des pieds et des mains énormes, et on devinait, à première vue, qu'il était doué d'une force herculéenne. Il avait un collier de barbe rouge.

Sa mise rappelait celle de certains bonshommes que Paris ne voit qu'à l'époque des expositions canines.

Toujours botté ou guêtré, habillé de velours des pieds à la tête, le fouet ou la cravache en main, il était grand amateur de foires et fêtes villageoises. Bien qu'il fût un pauvre agriculteur, il se montrait aux comices agricoles, faisait valoir son maigre domaine, entretenait une demi-douzaine de briquets attaqués du rouge, (Chiens galeux), et depuis qu'il avait renoncé à faire partie des actionnaires de la forêt, il « chassaillait » un peu partout et braconnait au besoin.

— Ce pauvre Saint-Julien, disait-on, il faut l'inviter.

Une douairière du Val avait prédit, du reste, qu'on lui trouverait une héritière qui rebadigeonnerait le manoir. Les Saint-Julien, après tout étaient de bonne maison, et si le père de M. Victor n'avait pas croqué les trois quarts de sa fortune, ce dernier, en dépit de son manque d'éducation, eût trouvé quelque bon parti dans le voisinage. Mais les gens qui se ruinent après avoir eu jadis une opulence relative deviennent experts en affaires. De gentilhomme guerrier à gentilhomme fermier il n'y a souvent qu'un pas, et le fermier finit toujours par dominer. L'homme qui discute le prix des avoines, traite avec les métayers, achète et vend des bestiaux, finit par avoir ce esprit madré du paysan qu'il fréquente.

Les tours de Saint-Julien qui se miraient dans les eaux d'un